Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
G. F. WEISSE, H. RAYNOT.
Rue de Chartres No. 66, entre Conti et Bienville.
NOUVELLES-ORLEANS:
MARDI MATIN, 17 JUIN.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLES-ORLEANS, MARDI MATIN, 17 JUIN 1856.

A Adjudication du Bachelery Trépel.

Le notaire chargé du service du Bachelery Trépel, depuis le rue St-Philippe jusqu'à rue du Canal, étant malade, et étant remplacé très-ponctuellement par ponctuellement par le notaire de la route, nous prions ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas l'Abeille d'en donner immédiatement avis dans nos bureaux.

ABONNES A LA SEMAINE.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 25 cents pour les six numéros. Il se présente tous les jours dans nos bureaux des personnes qui désirent s'abonner pour un mois ou deux, mais comme on leur convient, un compte particulier pour une seule exprès nous surcharge-rions sans profit la comptabilité, nous avons résolu de ne plus accueillir en autorisant ces porteurs à tous représenter. C'est dès à ces derniers que les abonnés à la semaine devront payer le montant de leur abonnement hebdomadaire.

CELEBRITES.

L'Amérique a produit jusqu'ici peu de grands hommes, et les illustrations du Nouveau Monde ont presque toutes eu le jour dans notre république. Le nom de Washington est imprimé de vivre aussi longtemps que l'histoire; homme de génie, plus admirable encore par son patriotisme, son abnégation, son dévouement, sa constance, il a laissé à ses compatriotes l'exemple de toutes les vertus civiques. Il y a eu ailleurs d'aussi grands capitaines; aucun ne l'a égalé en désintéressement. Nous avons et aussi des hommes d'Etat d'un mérite supérieur.

Mais hors de l'Union, les notabilités sont rares. Dans les républiques hispano-américaines nous ne trouvons guère à citer qu'un nom, celui de Bolivar. A l'heure qu'il est, on chercherait en vain, d'un bout à l'autre du continent américain, un nom célèbre. Nous comptons certainement parmi nous quelques hommes éminents, mais aucun ne s'est placé à une assez grande hauteur pour que les regards du monde entier tombassent sur lui. Notre époque, si féconde en découvertes et en applications utiles, est, sous d'autres rapports, d'une désolante stérilité.

Quel est le nom américain qui occupe à l'heure qu'il est la plus grande place dans l'histoire contemporaine? Celui de Walker! Certes, Walker n'est pas une nature ordinaire; il a beaucoup d'énergie et une volonté puissante, mais ce n'est pas un grand homme. Il n'est tracé un rôle et il le remplit avec audace et bonheur. Il sait marcher droit dans le sentier de la vie difficile et dangereuse où il s'est engagé. Il régénérera peut-être les Etats de l'Amérique Centrale, mais l'histoire dira simplement de lui que c'était un homme entreprenant et brave.

C'est ce qu'elle a déjà dit de Houston qui a affranchi le Texas de la domination mexicaine. Walker et Houston ont plus d'un trait de ressemblance; placés l'un et l'autre sur un théâtre étroit, ils ont prouvé qu'ils feraient d'excellens chefs d'armée, mais nullement qu'ils étaient de taille à fonder un empire.

N'oublions pas la plus retentissante célébrité de ce côté de l'Atlantique, Santa-Anna. Voilà un homme qui, sans génie et presque sans talent, a su conquérir une position immense, qui a été successivement général en chef, président de république et dictateur, qui peut-être même, s'il l'eut voulu et si l'expérience ne l'avait éclairé sur l'inconstance de la fortune, eut pu se faire couronner empereur. Cet homme qui a eu à la fois une si puissante et si redoutable ennemis, qui a excité en même temps tant d'enthousiasme et tant de haine, qui a été tour à tour l'idole et l'effroi du Mexique, cet homme, dont la carrière offre de si étranges contrastes, sera un jour pour l'historien un curieux sujet d'études.

Est-il enfin complètement retiré des affaires publiques et a-t-il renoncé aux dangereux honneurs du pouvoir? Nous l'ignorons. Il a encore au Mexique des amis influents et nous ne serions pas étonnés de le voir tôt ou tard débarquer pour la troisième fois à Vera Cruz en triomphateur après en être sorti en fugitif. Santa Anna a ce qui manque à la plupart des gouvernans mexicains,—beaucoup d'audace et une habileté consommée. Il a été utile à nos voisins dans les circonstances difficiles; il ne peut que leur être funeste aux époques de calme.

Un de nos compatriotes, voyageant dans l'Amérique du Sud, y rencontra l'ex-dictateur il y a quelques mois. Voici comment il raconte leur entrevue:

Notre destination était Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade. Notre compagnie se composait du général Mosquera, de deux députés au Congrès, d'un médecin, d'un jeune homme revenant de voyage en Europe, de moi et de quelques hommes du peuple, avec le cortége obligé des conducteurs des bêtes de somme.

Un charmant trajet de deux heures nous mena à Turbaco, où nos amis, qui devaient y louer bride, avaient commandé un superbe déjeuner d'adieu. Ce village, situé à quatre lieues de Carthagène, est la résidence actuelle du général Santa-Anna, l'ex-dictateur du Mexique.

Après avoir fait honneur aux apprêts de ces amphytrions avec une ardeur que notre course matinale expliquait suffisamment, nous donnâmes d'entre nous ... leurs cigares et se mirent en ... d'aller visiter l'homme qui a exercé une influence si considérable sur les affaires du Mexique. Sa maison est un vaste bâtiment en pierre, à un seul étage, dans le vieux style espagnol, avec colonnade, grande cour et jardin; elle est d'un fort agréable aspect, et contraste avec les pauvres édifices qui servent d'habitation à la population misérable au milieu de laquelle vit Santa-Anna.

Nous fûmes introduits dans un grand salon qui occupe tout le devant de la maison, et l'on prévint le général de notre arrivée. Les murs de cet appartement sont tapissés d'un papier peint à la française, à dessins dorés sur un fond bleu, et ornés de vieux tableaux mornes, et l'on y voit quelques gravures coloriées, de la même provenance, assez mauvaises. Les meubles, en acajou, de deux pertes qui ouvrent sur la rue, et deux autres qui donnent sur une cour pleine de verdure; au-tour sont disposés deux ou trois sofas, et une dodinaine de chaises en acajou, avec des dossiers et quelques *dormeuses*: au milieu est un guéridon en marbre, avec des vases de fleurs. L'ensemble de cet ameublement a de cet calme simplicité et respire un parfum de confort des tropiques qui frappe et plaît en même temps.

L'ex-dictateur arriva presque aussitôt. Je l'ai connu il y a une dizaine d'années à la Havane, il me le reconnaît à ce trait fort changé; mais s'il en est en effet, c'est à son avantage. Il a toutes les apparences d'un homme bien conservé de cinquante ans: sa taille est de cinq pieds dix ou douze pouces; son corps est droit, robuste et doué assurément d'ampleur; ses yeux doivent à des sourcils prononcés un air de sévérité qui jure avec les fait changer de couleur, selon le jour où ils se trouvent; son teint est olivâtre; son visage n'a pas de barbe, et rien ne le masque, à l'exception d'une légère patte d'oie au coin des yeux: ses cheveux, enfin sont d'un beau gris de fer, mais on m'a dit qu'il les teignait.

Il entra lentement dans le salon, marchant avec quelque embarras et boitant légèrement appuyé sur une canne. Son costume était celui d'un colon du Sud mis avec simplicité: pantalon large à petits carreaux, ample paletot blanc, chaussure soignée. Son seul luxe était une magnifique épingle de brillants à sa chemise.

En rassemblant les dates dont il a parlé, je conclus qu'il doit avoir soixante-neuf ans, et, à ma demande, il a bien voulu me faire savoir que le jour de sa naissance était le 21 février.

Il nous reçut avec la cérémonieuse courtoisie d'un hidalgo espagnol de la vieille école, saluant chacun de nous, lui prenant la main et nous engageant à prendre un siége. En parlant, il s'adressait principalement au général Mosquera, qui l'accueillait avec une déférence marquée, quoiqu'il ne cachât nullement les divergences d'opinion qui le séparaient de l'ex-dictateur. Mosquera est tout à fait démocrate, en principe et en fait, et il parut nous exprimer ses sentiments avec une grande franchise.

Comme je m'adressais à Santa-Anna en espagnol et que je lui rappelai que je l'avais vu à la Havane, il me prit probablement pour un cubanoise, et j'ai su depuis qu'il avait témoigné le regret, en apprenant que j'étais américain, d'avoir parlé si librement des Mexicains. Il n'a cependant fait que mettre au jour les sentiments politiques qui ont donné sa carrière publique. Aussi je ne puis lui en vouloir, et je ne pense pas critiquer les lois de la courtoisie et les règles de la convenance en donnant quelques aperçus des remarques qu'il nous a communiquées.

Après les préliminaires de conversation d'usage, son premier soin fut de nous demander des nouvelles d'Europe et de nous dire que dans son opinion il n'y avait rien de plus mensonger que les espérances de paix.

Entré dans l'armée espagnole comme cadet en 1810, à l'âge de 14 ans, il servit, pendant dix années, à cette époque où les Bourbons républicains sous les ordres de Guadalupe et de Guerrero eurent tant de peine à les dépouiller. Il avait avancé de grade et obtenu des décorations, quand, en 1821, il se joignit à la conspiration qui proclama le plan de Iguala, dont le but était de renverser le gouvernement espagnol colonial et de placer un prince européen sur le trône indépendant du Mexique.

La conspiration devait éclater le vingt de Mai de cette même année; Barbidès fit, dans l'Ouest, pour propager le mouvement, et Santa-Anna dans le Sud pour lui servir d'écho. Le succès fut complet, et neuf mois après, l'armée espagnole était anéantie. Il nous dit qu'il n'était pas à cette révolution, par amour pour son pays, et par suite des conseils de son ami qu'en avaient pressé, lui disant qu'il était destiné à être le Washington du Mexique et à faire le bonheur de sa patrie.

Quand Iturbide eut si cruellement trahi, à la surprise de beaucoup, ceux en lui ont qui l'avaient appuyé, Santa-Anna fut probablement désapprouvé, non du, et fort chagrin. Son ami l'engagea à quitter le vent, lui répétant qu'il était l'espérance du Mexique, et insistant pour qu'il en fit le

Washington. Un plan d'Union fédérale fut alors ... et il se décida à dépêcher, en faveur de cette organisation nouvelle, de toute son influence et de toutes ses ressources ... dans la nation. "Par ... ... alors, nous dit-il, et ce fut une ... ... de l'homme, mais non de son ... ... Il trouvait, et tous nos Mexicains ... à créer une confédération des Etats, à la manière des Etats-Unis. Mais, ajoute-t-il, le Mexique n'avait d'union le système fédéral, mais les ... ... ne ... ...